

l'a fait connaître au monde savant. Cet arbre a été postérieurement étudié et décrit par de nombreux botanistes notamment, Carrière, Loiseleur, Loudou, Endlicher, Aiton, etc., qui lui ont donné divers autres noms tels que : *Pinus-Georgica*, *Pinus-Palmienseis*, *Pinus-Palmieri*, *Pinus-Palustris*, suivant qu'ils considéraient l'une ou l'autre de ses variétés.

C'est un bel arbre qui n'atteint pas un très gros diamètre, mais dont le tronc, très élancé, se maintient presque cylindrique jusqu'à une grande hauteur, ce qui lui permet de fournir de longues pièces, notamment des mâts et des espars de première qualité.

On le rencontre en abondance dans les Etats du Sud. Il est remarquable à première vue par ses aiguilles souples et longues de 30 centimètres environ qui pendent en forme de petits balais. Les cônes sont très gros et contiennent des amandes comestibles, comme, en France, les pins piniers et cembro.

Les Américains l'appellent broom pine (pin à balais) d'une façon générale, mais dans le commerce ils qualifient le plus souvent de pitch pine les pièces les plus résineuses provenant des vieux arbres, de red pine les pièces provenant de sujets d'âge moyen et dépourvus d'aubier, et de yellow pine les pièces composées presque exclusivement d'aubier. Voilà ce que l'on peut donner comme renseignements précis sur le *pinus australis* mich, appelé vulgairement pin à balais et qu'il est permis de considérer comme le véritable pitch pin.

Mais il est parfaitement certain que cet arbre n'est pas le seul qui fournisse au commerce le bois que l'on appelle pitch-pin, pas plus qu'il n'est le seul à fournir le red pine et le yellow pine. Les marchands de bois sont en général d'une rare ignorance en botanique. En Amérique, leur ignorance est peut-être encore plus grande qu'en France, à ce point de vue, et l'on peut affirmer qu'ils classent leurs bois de pin de la façon suivante, quelle que soit l'espèce auxquels ils se rapportent : white pine, quand le bois est de couleur blanche; red pine, quand il est de couleur rougeâtre; yellow pine, quand on ne sait pas trop s'il est blanc ou rouge, et enfin pitch pine quand c'est du beau bois de cœur, résineux et sans défauts.

On ne saurait citer ici toutes les espèces de pins de l'Amérique du Nord susceptibles de fournir l'un ou l'autre de ces genres de bois; ce serait fastidieux.

Mais on peut dire que le bois de pitchpin tel qu'il est employé aujourd'hui en grandes quantités est bien employé dans l'état où il provient des forêts où il a poussé. On l'abat, on le débite, on le vend comme bois vulgaire en Floride, comme bois de luxe à Paris. Voilà toute la différence, d'après M. Pierre Boissaye.

On a essayé d'introduire en France le pin à balais, et cela sans succès bien entendu, puisqu'il est originaire d'un pays plus chaud que le nôtre. Refaire une pareille tentative serait vraisemblablement une erreur, d'autant plus que l'on peut faire en France des pitchpin d'une façon beaucoup plus certaine; on n'a qu'à laisser par exemple le pin des Landes (*pinus pinaster*) atteindre sans trouble l'âge auquel s'exploitent en Amérique les pins à balais, c'est à dire 120 à 150 ans, et l'on aura des produits tout aussi bons et tout aussi beaux.

Malheureusement, de semblables forêts fonctionneraient dans l'ordre économique au taux de 1 à 20/0, sans compter les risques d'incendie et autres, et le public qui paye aujourd'hui sans sourciller, au double de sa valeur, le pin d'Amérique sous la rubrique de pitchpin, ne voudrait peut-être plus, même à moitié prix, de ce "vulgaire sapin" de France, à moins qu'on ne lui trouve un nom bien étrange et surtout bien étranger. En tous cas, si l'on se décide à faire pousser du pitchpin en France, d'après le procédé que suggère M. Pierre Boissaye ce n'est ni notre génération, ni la suivante qui en feront des armoires à glace, on peut en être assuré. — *Le Petit Temps*.

LA VANILLINE

MM. Tiemann et Hermann ont trouvé le moyen d'extraire, de la sève du pin, de la vanilline exactement semblable à celle qu'on obtient du traitement des gousses de vanille.

Ce produit précieux, qui trouve un emploi assuré dans la confiserie et la parfumerie existe non seulement dans la sève du pin sylvestre, mais aussi dans celle du sapin pectiné, de l'épicéa et probablement de tous les conifères. Pour obtenir la vanilline, on recueille, à l'aide de raclettes, la sève qui lubrifie le tronc et l'intérieur de l'écorce des conifères récemment abattus. La substance à moitié fluide que produit cette opération est éminemment fermentescible. Aussi, pour la conserver pendant le temps nécessaire

pour lui faire subir les traitements ultérieurs qui doivent la transformer en *coniférine* d'abord, puis, plus tard, en *vanilline*, faut-il la soumettre à une ébullition de quelques minutes qui coagule les matières albumineuses. La sève ainsi bouillie peut être expédiée au loin dans des barils ou des bidons de fer blanc.

Le prix de la vanilline est assez élevé pour couvrir, et au delà, les frais de main-d'œuvre qu'exige la récolte de la sève.

Un chimiste distingué a fait, dans une sapinière, des essais pour se rendre compte des moyens pratiques d'obtenir la quantité de sève suffisante pour faire de ce produit l'objet d'une exploitation industrielle. Quelques femmes, armées de couteaux de table à lame arrondie, racle les sapins abattus et préalablement écorcés. Elles recueillent la sève dans de petits seaux en fer-blanc, dont le contenu est versé dans une marmite en fer battu. Quand la marmite est suffisamment remplie, on la fait chauffer au feu des bucherons de la coupe, le liquide est ensuite versé dans un baril qu'on expédie à Paris où il est soumis à des traitements chimiques.

LA MOUCHE DES CORNES

Le remède que l'on trouvera à la longue, l'un des meilleurs est l'*émulsion de pétrole*; on la prépare comme suit : pétrole (huile de charbon), 2 pintes; eau de pluie, 1 pinte; savon, 2 onces. On fait bouillir le savon dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit tout dissous, puis on verse la solution bouillante dans le pétrole; et à l'aide d'une seringue ou d'une pompe foulante, on agite fortement le mélange d'une manière continue et énergique pendant cinq minutes, au bout desquelles il aura un aspect velouté, crèmeux. Si l'émulsion est parfaite, elle adhèrera à une surface de verre sans paraître huileuse. En se refroidissant elle se prend en gelée. Ceci est l'émulsion concentrée qui, avant d'être appliquée doit être diluée dans neuf fois son volume d'eau, c'est-à-dire dans 27 pintes d'eau. On trouvera que le mélange se fait beaucoup mieux, si on ajoute l'eau avant que l'émulsion se soit refroidie. Les proportions ci-dessus donnent trois pintes d'émulsion mère, et après addition de vingt-sept pintes d'eau, on a en tout trente pintes du mélange prêt à servir. On peut l'appliquer sur les animaux, soit à l'aide d'une éponge, soit à l'aide d'une pompe foulante, munie d'un bec de pulvérisation (spray nozzle).